



CHAPITRE XXI

Le Kwilou. — Expédition Grant Elliott et Van de Velde. — Hodister à Massabe. — Un Néron africain. — Enterré au rhum. — Husson explore la rivière Sette-Cama. — Sur la route de Tauntonville à Franktown. — Legat et Husson à Makaboua. — Les indigènes du Kwilou et l'Association.

PLUSIEURS fois, dans le cours de ce livre, nous avons mentionné en passant, et sans y insister davantage, l'arrivée au bas Congo de quelques Belges venus pour renforcer l'expédition du Kwilou, entreprise, elle aussi, avec le concours de l'Association internationale africaine. Voici l'heure pour nous de retourner sur nos pas et de parler plus amplement de cette expédition.

Le Kwilou, fleuve qui a son embouchure à quelques kilomètres au nord

d'un groupe de factoreries désignées sous le nom de « Ville de Loango », suit, en s'éloignant du littoral océanique, une direction parallèle au bas Congo, puis il décrit brusquement un coude vers le sud et peut, par l'une de ses branches initiales, la rivière Niari, servir de communication directe entre l'Océan et le Stanley-Pool.

Cette voie, dont l'importance n'a pas échappé à la sagacité des explorateurs, permet de pénétrer plus facilement dans l'Afrique centrale; en outre elle est moins onéreuse pour les trafiquants que la route de Banana à Léopoldville par le Congo, qui oppose ses chutes et son redoutable courant à la sécurité des trafics et des transports que recherche avant tout le commerce régulier.

En examinant attentivement la carte de l'Afrique, on remarque que les vallées du Kwilou et de ses affluents sont comme enclavées entre l'Océan à l'ouest, les vallées de l'Ogoué et de l'Alima au nord, le bassin du Congo au sud et à l'est. La configuration de cette vaste zone peut être géométriquement représentée par un triangle presque isocèle dont les trois sommets sont l'estuaire du Congo, l'embouchure de l'Ogoué, le confluent du Congo et de l'Alima.

En 1882, le voyageur français de Brazza avait étendu son action entre les deux derniers sommets de ce triangle et la rive occidentale du Congo en amont du Stanley-Pool. Le Comité d'études et l'Association occupaient déjà le troisième sommet et le côté sud-est de ce triangle.

Stanley, agent général de ce Comité, ne tarda pas à constater les avantages économiques que présentait pour ses expéditions africaines l'occupation par ses aides des vallées du Kwilou et du Niari; il forma donc en 1883 et plaça sous les ordres du capitaine Grant Elliott une sorte de subdivision expéditionnaire ayant pour mission de tracer une route hospitalière entre l'embouchure du Kwilou et le Stanley-Pool.

Le lieutenant Van de Velde fut adjoint au capitaine Elliott pour fonder tout d'abord dans le secteur méridional formé par l'embouchure du Kwilou et le littoral océanique la station de Rudolfstadt (lat. 4°, long. 11° 42'). C'est ainsi que l'on fonda successivement : Baudouinville, sur la rive droite du Kwilou, à 60 mètres de son embouchure; Tauntonville, sur la rive gauche, en face des premiers rapides de ce cours d'eau; Franktown, rive gauche, en face du confluent de la Louessa; enfin Stéphanieville (lat. 3° 59', long. 13° 15'), sur la rive gauche, au confluent de la Loudima, rivière dont l'une des sources surgit à quelques kilomètres de la station de Moukoumbi, dont Guillaume Casman allait jeter les bases dans la même année 1883.

Stéphanieville eut pour premier commandant Henri Destrain, ancien officier belge.

Pendant que le cours du Kwilou était ainsi exploré par Grant Elliott et Van de Velde, le lieutenant Harou fondait Massabe, au nord de l'embouchure du Tchiloango, entre le Congo et le Kouilou, et organisait une expédition pour tenir les points les plus importants de la zone occidentale africaine comprise dans le nouveau champ d'action des pionniers de l'Association internationale.

Le commandement de Massabe fut primitivement confié à un ancien sous-officier de l'armée belge, Hodister, appelé plus tard à la direction de l'importante station de Rudolfstadt.

Le 21 juillet 1883, un compatriote de Hodister, comme lui ancien sous-officier, Jean-Pierre Husson, arrivait à Massabe pour se mettre aux ordres du lieutenant Harou.

Husson fut présenté par Hodister au roi de Massabe, Tyabo, qui était employé au mois depuis douze ou treize ans, par le gérant d'une factorerie hollandaise établie sur ce point.

Tyabo savait lire et écrire, parlait le portugais et l'anglais aussi couramment que sa langue maternelle, s'habillait à l'européenne, fumait et se nourrissait comme un Européen, et n'en conservait pas moins le respect de tous ses sujets et l'estime de tous les rois et princes des districts environnants.

Mais la ressemblance du roi de Massabe avec un homme civilisé s'arrête là. Ce potentat nègre est un homme cruel à l'excès. Un de ses esclaves essayait-il de s'enfuir, il le fait brûler vif sur la place de son village, en présence de tout son peuple; une de ses épouses, voire même une négresse esclave de ces dernières est-elle surprise en conversation trop intime avec un de ses sujets, aussitôt Tyabo prend des tenailles et coupe lui-même, devant une nombreuse assistance, le nez et les oreilles de la délinquante. Il ignore la clémence et ne pardonne jamais; les efforts combinés des blancs, employés à la factorerie hollandaise, et des agents de l'Association n'ont pu adoucir le caractère cruel de ce faux civilisé.

« Si je ne punissais pas rigoureusement mes esclaves ou mes épouses coupables, tous et toutes partiraient, et alors je serais ruiné.

— Mais, demandait Husson à ce barbare monarque, que faites-vous des épouses à qui vous avez coupé les oreilles et le nez?

— Je les rends à leur famille, et je me hâte de les remplacer par de plus jeunes et plus chastes filles. Je suis à la veille de convoler en quinzième noce, et si vous voulez y assister, je serai heureux de vous recevoir.

— Comment refuser une offre aussi gracieuse, et surtout aussi galamment tournée? répondit le voyageur belge. »

Quelques jours après, Hodister et Husson assistaient à la cérémonie nuptiale.

L'usage veut à Massabe, comme dans tous les districts du littoral, entre Banana et le Gabon, que la jeune négresse devenue nubile soit placée dans une maison particulière, peu avant son mariage, pour y être instruite sur ses devoirs futurs par les soins d'une vieille matrone.

C'est de l'un de ces établissements d'éducation matrimoniale nègre, que sortait la quinzième épouse du roi Tyabo.

La fiancée fut, au matin de la noce, avant les épousailles, conduite en grande pompe, par la directrice et les élèves de ladite maison, sur les bords de la mer, où elle fut lavée par quelques unes de ses compagnes.

Cette excellente pratique hygiénique terminée, on conduit toujours avec bruyante escorte, la fiancée dans la hutte qui doit être son domicile conjugal.

Le fiancé est alors introduit auprès de sa future; la matrone en question les unit aux bravos de l'assistance entière. Puis la foule s'écoule, et la porte de la cabane se referme sur les deux époux.

Le lendemain, les ex-compagnes de la nouvelle épouse, pour être certaines de la consommation du mariage, viennent voir si le mari a retiré les anneaux qui ont été attachés la veille à la ceinture de la mariée.

L'époux est dès lors tenu de faire aux parents de sa femme un paiement mensuel, ou mieux par lune, dont la valeur a été préalablement stipulée verbalement.

Lorsqu'un enfant vient au monde, les conjoints assemblent aussitôt le conseil de famille pour discuter quels seront les fétiches du nouveau-né. On décide en même temps le nom qui lui sera donné, les viandes et les boissons qu'il pourra prendre durant son enfance: certaines substances lui sont absolument interdites.

Le premier-né de Tyabo avait été voué dès sa plus tendre enfance à la chair de poulet, à la viande d'antilope et au gin. La chair de chèvre, les œufs et le rhum lui étaient défendus.

Lorsqu'un notable meurt, la famille du défunt simule un profond désespoir; enfants et veuves sanglotent, hurlent, poussent des cris déchirants; les oncles et les neveux frappent sur un tam-tam, et avertissent ainsi l'un ou l'autre féticheur de la localité.

Un sorcier, affublé d'un masque qui le rend entièrement méconnaissable, se précipite vers la hutte d'où partent les sanglots et les sons du tambour;

il se présente à la famille assemblée, en exécutant trois ou quatre pirouettes sur lui-même avec une agilité que lui envieraient les clowns les plus lestes; puis il se prosterne, se jette la face contre terre aux pieds des parents en deuil, et prononce d'une voix prophétique les noms de ceux ou de celles qui par leurs sortilèges ont provoqué le décès.

Aussitôt les héritiers cessent de hurler et de sangloter; ils s'arment,



M. HUSSON.

sortent en masse de la hutte mortuaire et donnent la chasse aux malheureux dénoncés par le féticheur masqué.

Inutile d'ajouter que les soi-disant coupables, surpris à l'improviste par la meute frénétique qui les poursuit, se laissent, forts de leur innocence, arrêter sans opposition.

Une cérémonie complémentaire tendant à démontrer la culpabilité de ces pauvres diables doit être faite publiquement: mais il arrive parfois qu'elle n'a lieu qu'un an ou deux ans plus tard.

Le corps du défunt, conservé, séché et entouré comme une momie, est placé sur un chevalet installé dans la hutte mortuaire.

Lorsque tous les gens accusés si légèrement d'avoir causé le décès ont été arrêtés par les héritiers, ceux-ci rassemblent la population entière du village, roi, ministres, princes, seigneurs, féticheurs, hommes à médecine, sorciers et hommes libres, devant le cadavre momifié.

Le ministre du culte, faisant fonction d'accusateur public, prononce alors un violent réquisitoire contre les personnes soupçonnées d'avoir appelé le fétiche de mort sur la tête du notable défunt.

On interroge un à un les inculpés, qui affirment invariablement leur innocence et se prêtent docilement à l'épreuve du poison. Puis ils boivent le breuvage empoisonné, la *cassa*, décoction de l'écorce d'un arbre vénéneux très répandu en Afrique.

Les patients paraissent d'abord peu éprouvés par le liquide; ce n'est que dix minutes après l'avoir avalé, qu'ils ressentent une faiblesse générale et tombent à terre comme foudroyés. Les prêtres-sorciers les relèvent; mais les malheureux tombent de nouveau; relevés une troisième fois, ils retombent de tout leur poids.

La foule est désormais convaincue de la culpabilité de ces misérables créatures. C'est à qui se disputera l'honneur de leur porter les premiers coups de couteau, de les lacérer et de les traîner sanglants et défigurés sur des bûchers préalablement préparés.

Le feu achève l'œuvre du poison et du coutelas. Les cendres de ces infortunés sont ensuite jetées sur la tombe de celui qu'ils ont censément fait mourir.

Le roi Tyabo, ce Néron de l'Afrique, ne manque jamais d'assister et de prendre sa part de joyeuse émotion à ces innombrables tueries.

Elles se font généralement la nuit; les spectateurs et les bourreaux estiment que dans l'obscurité, les flammes des bûchers ont plus d'éclat, et qu'on distingue moins les larmes des victimes.

Husson et Hodister, qui ont vu fréquemment ce déplorable spectacle, ont chaque fois regretté de ne pas se trouver à la tête d'un peloton d'infanterie belge, pour charger, baïonnette au canon, les assistants actifs et passifs de ces scènes manifestant par des hourras, des chants d'allégresse, le bonheur qu'elles leur procurent.

Malheureusement les deux agents de l'Association ne pouvaient recourir à la violence pour combattre et faire disparaître les barbares préjugés des natifs de Massabe. C'eût été du reste le moyen de ne jamais se concilier

leur confiance. Il fallait de la patience, des précautions diplomatiques, des réserves, pour accomplir leur mission philanthropique et civilisatrice.

Husson n'avait pas encore vu le lieutenant Harou, son chef direct; il l'attendit longtemps à Massabe, et pour occuper ses loisirs il seconda son ami et compatriote dans l'édification de ce poste hospitalier de la côte occidentale africaine, surveillant les travaux de construction, tenant la comptabilité et gérant les magasins de la station.

Le dimanche, jour traditionnel du repos, les deux chefs de Massabe, réunis aux agents de la factorerie hollandaise, organisaient des parties de chasse, des banquets et des concerts, où régnait la gaieté la plus franche.

Pourtant, l'une de ces journées dominicales fut, en mars 1884, troublée par un événement tragique, que Husson nous raconte ainsi :

« Dimanche dernier, Hodister et moi, nous partîmes à l'aube pour aller faire la chasse aux crocodiles sur la rivière Louemma, dont l'embouchure est située à une portée de fusil de la station de Massabe.

« Avant notre départ, un de nos payeurs krouboys avait, à notre insu, ingurgité le contenu d'une bouteille de rhum volée, et nous ne remarquâmes son ivresse qu'arrivés à bord de l'embarcation.

« L'ivrogne était d'une gaieté folle; il fit en partie les frais de la distraction de notre course sur les eaux paisibles de la Louemma.

« La matinée était ravissante, un pur soleil équatorial jetait, dans les massifs de végétation nuancée qui bordent le tranquille cours d'eau, des flamboiements de vert émeraude, de rubis et d'or. Les hérons, les ibis, les grues baléariques s'éveillaient dans les lacs de papyrus, d'arundos et de palmiers parasites; les martins-pêcheurs et les aigles aquatiques ridaient çà et là, la surface nacrée des eaux, et s'envolaient rapidement en emportant dans leurs serres un vairon minuscule aux écailles d'argent.

« Près de l'embouchure de la Louemma, on rencontre fort rarement des crocodiles; ces gigantesques batraciens furent sans doute le flux et le reflux de l'Océan. Nous voguâmes donc sans chasser durant plusieurs milles; et vers midi, lassés par la forte chaleur, mais néanmoins doués d'un excellent appétit, nous résolûmes d'atterrir et de déjeuner sur les bords d'une petite crique.

« Le Krouboy, ivre de rhum, fut porté à terre par ses camarades, et, négligemment posé en plein soleil sur le sable, il s'endormit et ronfla bientôt de toute la force de ses poumons.

« Notre collation terminée, Hodister et moi nous fîmes une courte sieste à l'abri d'un délicieux bouquet d'arbres exotiques.

« A notre réveil, nos serviteurs atterrés nous prévenaient que le Krou-

boy malade dormait comme une souche, mais que son corps, exposé aux rayons brulants du soleil, était glacé.

« On essaya de réveiller ce pauvre diable; cris secousses, coups et le reste ne modifièrent pas un instant, l'état de torpeur de l'ivrogne. De guerre lasse, Hodister le fit transporter dans la pirogue. Abandonnant le projet de chasser aux crocodiles, nous redescendîmes à Massabe-Station.

« Le lundi, à huit heures du matin, le Krouboy était mort sans avoir recouvré la parole depuis la veille. Ses camarades, Kabindas et Krouboys, avaient fait, disaient-ils, tous leurs efforts pour le faire parler au cours de la nuit précédente. Peut-être ces prétendus efforts avaient-ils amené la catastrophe actuelle.

« Quoi qu'il en soit, ces pseudo-garde-malades manifestèrent, aussitôt après la constatation du décès, une douleur nègre, épouvantable, assourdissante; leurs criaileries, leurs sanglots, leurs gémissements ameutèrent autour de la station tous les natifs des alentours.

« Une députation de Krouboys vint prier Hodister de faire distribuer quelques litres de rhum aux amis inconsolables du défunt: « Notre camarade est mort ivre de rhum, permettez-nous de l'enterrer au rhum, » ajoutaient les députés.

« Et ce fut effectivement au rhum que l'on célébra les funérailles. Chaque homme de la garnison, chaque indigène invité, défila verre en main devant le cadavre, et but le liquide cuivré en souhaitant au cher mort des joies éternelles dans l'autre monde.

« Hodister essaya de mettre fin à ces libations, en ordonnant la mise au cercueil immédiate; mais il fut impuissant à tempérer la soif des hommes de couleur. Ces derniers placèrent le cercueil en travers de la porte du chimbeck, et s'en servirent en guise de table à manger. Sur ce coffre de bois, les verres remplis de tafia et de gin se choquèrent et s'entrechoquèrent, tandis que les chants et les danses des natifs commençaient aux sons des tambours, aux stridulements des fifres, aux grincements des marimbas.

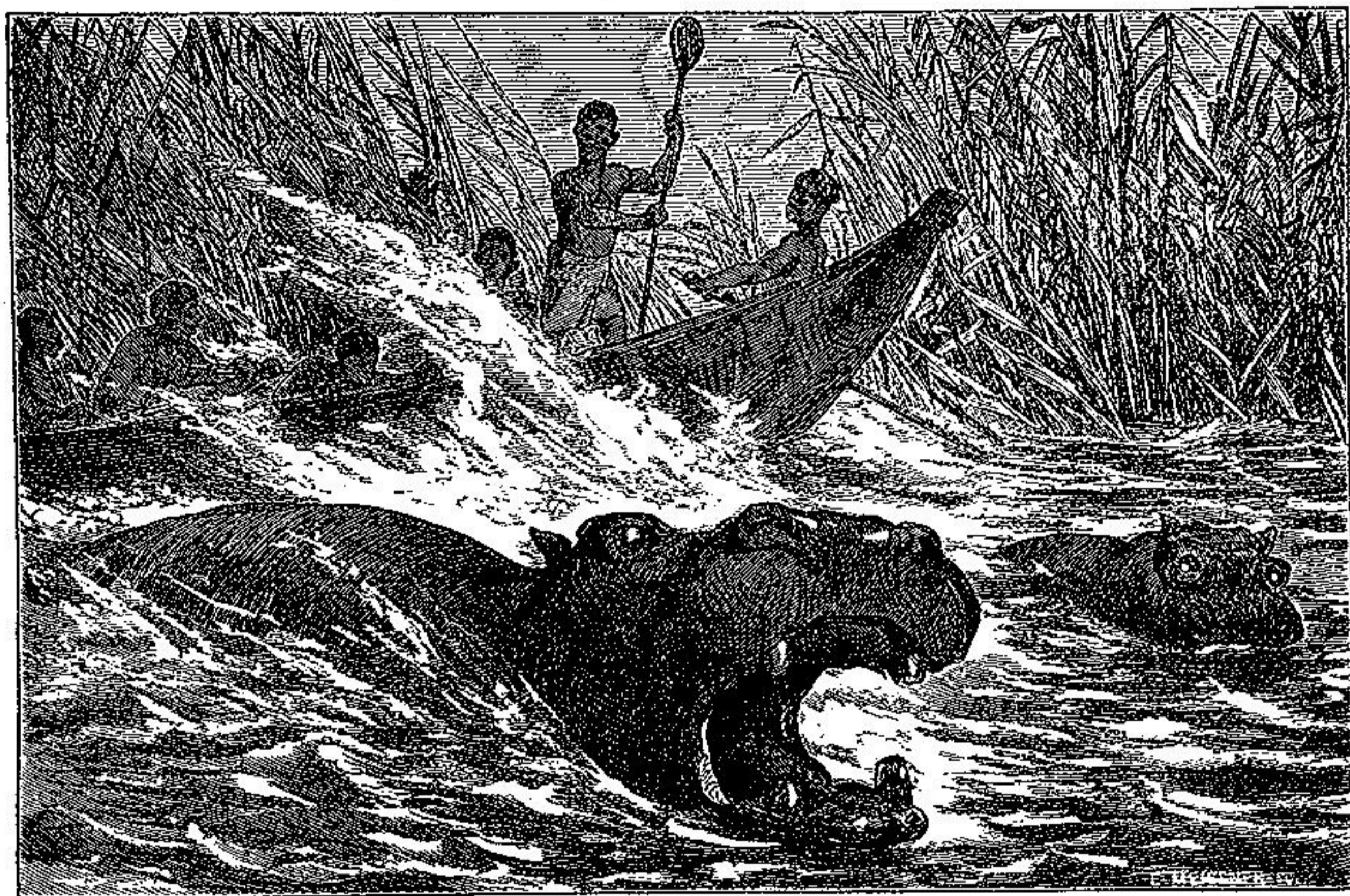
« A la nuit tombante on enfouit le cercueil, en ayant soin de placer dans la fosse une bouteille du liquide meurtrier et un verre vide.

« Ces précautions, disaient les Krouboys, assureront à notre regretté camarade un secours contre la soif dans le voyage qu'il vient d'entreprendre vers le soleil. »

« De nouveau, les natifs qui s'étaient joints au cortège funèbre, se livrèrent pendant la cérémonie de l'inhumation aux pirouettes les plus périlleuses, aux contorsions les plus disloquées, aux acrobaties les plus abra-

cadabrantés, et avant de se retirer ils vidèrent le contenu alcoolisé de leurs Calebasses sur la tombe du Krouboy mort ivre, et considéré en conséquence par les fétichistes comme un présage de bon augure, comme un Bacchus dont les faveurs divines s'étendaient sur le district de Massabe. »

Trois mois après l'entrée dans l'Olympe fétichiste de ce nouveau dieu des sujets de Tyabo, Husson reçut l'ordre de quitter Massabe pour aller commander une station à Sette-Cama, point extrême nord occupé sur le littoral océanique par l'expédition du Kwilou.



CHASSE A L'HIPPOPOTAME.

Sette-Cama (lat 2° 40') fut bâti à l'embouchure du petit fleuve Sette, dans les premiers mois de l'année 1884, par le capitaine Grant Elliott.

Cette station, dont l'emplacement est on ne peut plus heureux, est située au milieu d'une contrée fertile et populeuse.

Des forêts peuplées de léopards, de singes de toute taille, de buffles, d'hyènes, de rhinocéros et d'éléphants, abondent dans son voisinage. Le petit fleuve pullule de crocodiles, d'hippopotames, de monitors, de tortues et de tapirs; quant à la savane, elle a des hôtes très dangereux pour l'espèce humaine, des variétés infinies de serpents venimeux, depuis le boa gigantesque jusqu'au cobra, sorte de vipère verte dont la blessure est mortelle.

La rivière Sette-Cama fut reconnue par Husson depuis son embouchure jusqu'au lac N'dongo, dont la nappe azurée s'étend au pied des montagnes qui séparent la vallée de l'Ogoué du bassin du Kwilou. Sa direction générale est entre ces deux points, sud-est, puis nord-quart-ouest; elle se jette dans l'Océan par deux bras assez larges. Le principal est situé à quinze kilomètres au nord des comptoirs européens de Sette-Cama; l'autre finit à la mer, à vingt kilomètres environ plus au nord que le premier, près du village nommé Kapouta.

La largeur de la Sette varie de 50 à 125 mètres; ses rives généralement boisées présentent de ravissants points de vue; le courant est émaillé de petites îles, dont quelques-unes sont habitées; la profondeur de ce cours d'eau permet aux navires à vapeur d'un assez fort tonnage de le remonter jusqu'au lac N'dongo, soit à trente milles environ de l'embouchure.

Ce lac, de soixante-quinze kilomètres de long sur quarante-cinq de large, est également parsemé d'îlots en partie habités; le premier que l'on rencontre en quittant le cours de la Sette se nomme Abinda; il est depuis longtemps occupé par une factorerie anglaise, succursale du comptoir de MM. Hatton et Cookson de Liverpool.

Ces îlots sont pour la plupart couverts d'une végétation vigoureuse et très giboyeux; le lac est de son côté très poissonneux; les riverains et les habitants des îles trouvent en abondance une nourriture saine et réconfortante.

A la sortie orientale du lac, on rencontre une rivière dont l'embouchure est signalée aux voyageurs par un piquet colorié planté dans l'eau. Les herbes et les joncs sont sur ce point en telle abondance et de dimensions si considérables, qu'ils ont envahi la surface liquide et la cachent aux regards. On croit plutôt se trouver devant une prairie tropicale submergée qu'en présence de l'estuaire d'un cours d'eau assez important.

Les pagayeurs de Husson éprouvèrent une peine sans pareille pour frayer un passage à l'embarcation exploratrice, dans l'emmêlement inextricable de cette végétation aquatique.

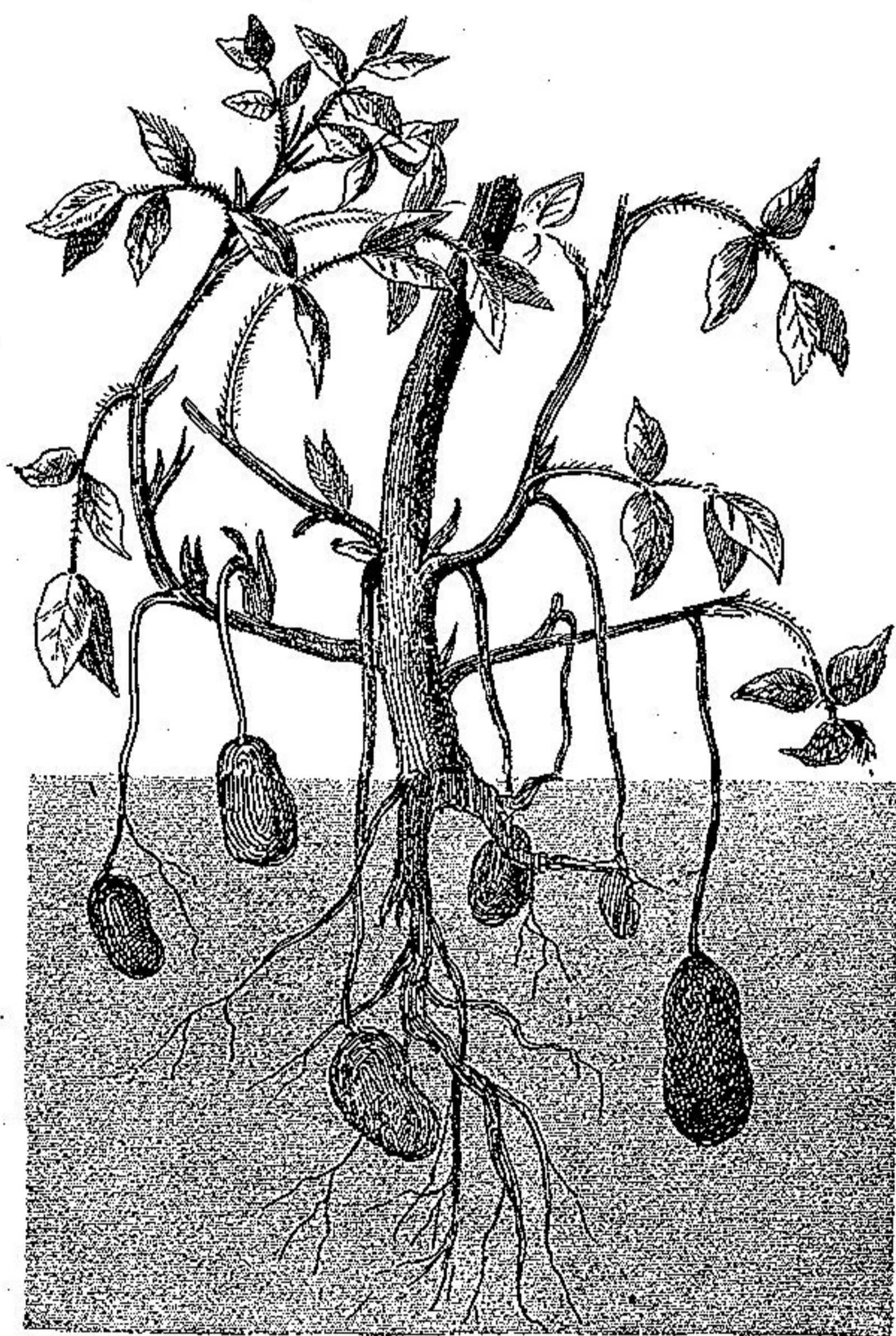
Après deux heures d'une navigation où les rames furent inutiles, car les hommes d'équipage halaient la pirogue en tirant de toutes leurs forces sur les tiges des joncs et des roseaux, on put atteindre la rivière appelée Rambo.

Partout, sur les rives de cette route fécondante, se développent à l'état sauvage la canne à sucre, le cotonnier, l'ananas, le bois de teck, les arbres de teinture et de construction, l'ébénier, le mahogoni, etc., etc.

Près du lac N'dongo, sur le Rambo, le commerce européen est représenté

par quelques factoreries importantes. On fait plus spécialement le trafic du caoutchouc.

Les riverains sont fort industriels et ne redoutent pas les trafiquants européens; mais ils n'osent point s'aventurer dans les forêts trop profondes, ils craignent, disent-ils, d'y retrouver quelques chasseurs d'esclaves échappés des bagnes du mpoutou.



ARACHIS HYPOGAEA.

Pour comprendre ces appréhensions, il faut savoir que la zone appelée aujourd'hui Kwilou était, il y a trente ans à peine, comme le vaste *hall* des marchands d'esclaves du centre africain; tous les cours d'eau grands et petits qui aboutissent à l'Océan, dans cette zone, ont servi d'assises aux flottilles des négriers.

Cet état de choses n'a cessé que depuis peu de temps, depuis que des

croiseurs de guerre, battant pavillon des nations européennes, fouillent sans cesse tous les points de cette côte, tout l'horizon, pour s'emparer des bateaux que l'on soupçonne chargés de *bois d'ébène*.

A l'abri de cette protection efficace, les populations du Kwilou peuvent désormais vaquer à leur besogne quotidienne sans craindre les chasseurs d'hommes.

Les riverains du Rambo s'appliquent surtout à fabriquer des articles en terre cuite, pipes, briques, ustensiles de ménage; puis des couteaux et des poignards dont ils sculptent les manches et cisèlent les lames avec une habileté remarquable; à tisser des étoffes avec des fibres du palmier et de l'*Ananassa sativa*, plante très commune qui couvre d'un épais tapis de verdure le sol de cette région.

Le plus considérable des villages situés sur les bords du Rambo s'appelle Aschira; ses huttes, séparées par des jardins et des plantations, s'alignent sur une longueur de plusieurs kilomètres.

Le roi d'Aschira, entouré des grands de sa cour vint, remettre à Husson les présents de bienvenue : la noix de cola et le vin de palme; il conseilla au voyageur de ne pas continuer sa route vers le soleil levant, car de ce côté, et non loin de ses terres, habite une tribu sauvage hostile aux étrangers et surtout aux Européens.

La capitale de cette tribu s'appelle Missoga; tout récemment un agent de l'expédition de Brazza, s'étant présenté devant ce village, avait été attaqué par les habitants et obligé de se replier vers l'Ogoué.

Husson ne tint aucun compte de ces recommandations; sa mission était d'explorer la rivière Rambo jusqu'à son confluent avec le fleuve Ogoué, et, fidèle à la consigne que lui avait donnée l'Association internationale, il marcha résolument au-devant du danger.

Il arriva devant Missoga le 14 septembre au matin. Sa petite caravane fut aperçue aussitôt; les femmes et les enfants du village s'enfuirent en poussant des cris d'alarme; les guerriers s'armèrent, se rassemblèrent et se ruèrent, au son du tambour de guerre, vers les étrangers, dans l'intention de leur barrer le chemin.

Husson ordonna à ses hommes d'escorte de ne point faire usage de leurs armes et de s'arrêter, de dresser le campement à l'endroit même où ils se trouvaient et sans prendre garde, en apparence, aux cris menaçants des sauvages; puis, remettant son fusil à son domestique, il s'avança d'un pas décidé, son bâton de touriste à la main, sans autre arme qu'un revolver caché dans sa ceinture.

Cette courageuse attitude impressionna favorablement les natifs; ils ces-

sèrent leurs clameurs, se consultèrent et laissèrent le blanc arriver jusqu'à eux.

Husson alla droit au chef de ses antagonistes, reconnaissable à sa coiffure de plumes multicolores et à la peau de léopard qui lui servait de vêtement; il tendit la main à ce noir potentat, et, faisant appel à tout ce qu'il savait du langage indigène, il lui exprima ses remerciements pour l'accueil sympathique que lui réservaient les natifs de Missoga.

Cette flatteuse confiance produisit un excellent effet. Le roi Missoga se montra fort courtois avec le courageux mundelé; il l'invita à visiter ses cabanes et ses femmes, et s'engagea à ne plus faire désormais aucune opposition aux visites des hommes blancs.

Le 15 septembre, Husson reprenait la route de Sette-Cama; et regagnait cette station par le même chemin: rivière Rombo, lac N'dongo, fleuve Sette, le 12 octobre suivant.

Toutes les populations visitées pendant ce long trajet se montrèrent favorables envers les mundelés; elles connaissaient le drapeau bleu et promettaient de le respecter.

A Sette-Cama, Husson trouvait un Allemand, M. Crowther, envoyé pour prendre le commandement de ce poste, en remplacement de l'agent belge mandé à Grantville, nouveau quartier général du capitaine Grant Elliott.

Selon l'habitude du chef anglais de l'expédition du Kwilou, M. Crowther n'était nanti d'aucune commission manuscrite. Husson dut croire sur parole l'agent qui venait le remplacer.

Notre compatriote s'exécuta de bonne grâce, il boucla sa valise et dîna avec ses amis qui lui offrirent un véritable festin où la chair de tapir, le *maugou* des natifs, était apprêtée à toutes les sauces. Le 20 octobre, il prit passage à bord du *Kinsembo*, paquebot postal desservant la côte occidentale africaine; trois jours après, il débarqua à Grantville (lat. 4° 35', long. 11° 46'), au sud de l'embouchure du Kwilou. Le capitaine Grant Elliott le nomma commandant de la station de Franktown, en remplacement de l'agent belge Legat, autorisé à revenir à la côte pour profiter d'un congé de convalescence.

Le 26, l'infatigable Husson quittait Grantville et se rendait par voie de terre à Rudolfstadt, d'où le petit vapeur allemand *Augusta* le transportait à Baudouinville.

Cette dernière station devait être bientôt commandée par Hodister, le sympathique chef du poste de Massabe.

De là, Husson conduisit une imposante caravane le long de la rive gau-

che du Kwilou. Franchissant les torrents qui roulent dans les profondes échancrures d'un sol tourmenté, montueux et couvert de forêts, cette vaillante colonne expéditionnaire s'arrêta le 1^{er} novembre au bas de la colline, au sommet de laquelle flottait sur les bâtiments de Tauntonville-Station le drapeau bleu à étoile d'or.

Le marquis Buonfanti, chef de la division centrale du Kwilou, le Belge Waterinckx, commandant de Tauntonville-Station, descendirent au-devant du voyageur pour lui souhaiter la bienvenue.

Les souhaits furent d'autant plus vifs et sincères, que Husson remit au marquis Buonfanti plusieurs plis du gouvernement italien, dont l'un contenait une décoration à l'adresse de ce vaillant explorateur qui représentait glorieusement le pavillon de la péninsule italienne dans la phalange internationale au service de l'Association.

C'était le jour de la Toussaint, jour de fête par conséquent. Waterinckx se mit en quatre pour célébrer dignement cet anniversaire, et le roi Maboukou contribua par ses présents, mouton, poulets, bananes, manioc et malafou, à grossir le menu du dîner.

Le 3 novembre, à six heures, la caravane de Husson défila, escortée jusqu'au bas de la colline de Tauntonville par Waterinckx et le marquis Buonfanti,

En route pour Franktown, les marcheurs intrépides gravirent montagne sur montagne, passèrent à gué ou à la nage des ruisseaux ou de larges rivières, se frayèrent dans la savane et les halliers des passages étroits à la hache et au couteau; parfois sous un soleil de feu, mais le plus souvent fouettés par l'averse, trempés jusqu'aux os; ils arrivèrent ainsi, exténués, brisés de fatigue, aux abords du village de Mengo, le 5 novembre au soir.

Au moment où Husson faisait dresser sa tente, son serviteur Ali vint lui rendre compte de l'animation extraordinaire qui régnait dans le village voisin.

Les nègres de Mengo défilaient au son du tambour dans les rues illuminées avec des torches de résine; la place de cette localité était encombrée de billots et de bûchers préparés. Il s'agissait sans nul doute d'une revolante cérémonie de sacrifices humains. La population était fort occupée; elle n'avait prêté aux étrangers qu'une attention très médiocre.

A minuit Husson, que troublait cet effroyable vacarme, n'avait pu, malgré sa fatigue, trouver encore le sommeil; il se leva, et suivi de son interprète et de son domestique Ali, il s'aventura dans les rues de Mengo.

En suivant le courant de la foule indigène, le voyageur arriva jusqu'à

la place où les guerriers et les féticheurs forçaient de nombreuses victimes à prendre le poison.

Depuis près d'un an, le grand chef de Mengo était mort; ses héritiers vengeaient seulement alors, et à la manière fétichiste, son décès dû à une cause accidentelle.

Vingt créatures humaines, à savoir onze négresses, cinq nègres et quatre enfants, couvertes d'oripeaux, de feuillages et de plumes, étaient promenées, enchaînées et trébuchantes sous les coups de chicotte des bourreaux, devant l'assistance exaltée et attendant avec impatience l'heure de l'autodafé.

Husson, contenant son indignation, suivit un instant du regard ce lugubre cortège; mais son calme et son sang-froid s'évanouirent bientôt, son âme généreuse se révolta contre un acte odieux.

La plus âgée des négresses condamnées à être brûlées vives se traînait avec peine à côté de ses plus jeunes compagnes; ses noires épaules déchirées par les coups de fouet ruisselaient de sang, et d'une voix suppliante elle demandait grâce à ses bourreaux.

Ceux-ci s'acharnèrent avec plus de fureur sur la malheureuse; elle tomba, et fut aussitôt lardée de blessures par des natifs armés de lances, de coutelas et de poignards.

Husson franchit d'un bond la faible distance qui le séparait du groupe de ces fauves acharnés sur une si faible proie; il bouscula à droite et à gauche les prêtres et les bourreaux, et envoya à bout portant une balle de son revolver dans la tête de la négresse qui se tordait convulsivement.

Ce seul moyen de mettre fin au long martyre de cette infortunée provoqua une panique indescriptible. L'acte du mundelé avait été si prompt, sa venue si inattendue, qu'indigènes, exécuteurs des hautes œuvres, victimes et témoins croyaient avoir affaire à un être surnaturel tombé du pays des esprits.

Mais bientôt le fils aîné du roi défunt, mis au fait de cette étrange aventure, revint, flanqué de ses plus intrépides guerriers, vers l'endroit où s'étaient arrêtés Husson et son interprète.

« Qui êtes-vous et d'où venez-vous? demanda ce prince héritier en attachant sur le visage pâle du voyageur des regards empreints de stupeur.

— Je viens du mpoutou, et je vais rejoindre mes frères blancs campés en amont, sur les bords du fleuve qui arrose vos terres. Le hasard m'a amené près de votre village, au moment où vous alliez procéder à des sacrifices humains; j'ai cru devoir empêcher des misérables de torturer une

faible femme vouée par vous sans doute au poison et au bûcher. Je bénis les circonstances qui m'ont amené aujourd'hui dans votre village, car je pourrai sauver de la mort les innocents que vous avez à tort condamnés. L'homme blanc ne se trompe jamais, il est plus puissant et plus habile que vos féticheurs et vos sorciers; tu le sais et tu me croiras, car j'affirme sur ma vie que le décès du roi ton père n'est point dû aux sortilèges des femmes, des enfants et des nègres que tu veux brûler vivants sur tes bûchers.

— Et qui donc a fait mourir mon père? demanda le chef noir.

— Qui?... répliqua Husson. Qui?... Un esprit plus puissant encore que les rois alliés de la terre, une divinité dont tu ignores l'existence : le Dieu des mundelés; celui qui a créé le monde, qui ordonne au soleil de briller, aux étoiles et à la lune d'éclairer le firmament, celui qui a donné la vie aux arbres, aux animaux, aux hommes, et qui a seul le pouvoir de la leur retirer. »

Cette réponse évasive valut au blanc une ovation enthousiaste. On se pressa autour de lui, on le supplia de raconter en détail tout ce qu'il savait relativement à l'existence et au pouvoir du grand fétiche des mundelés.

Husson fit traduire à ces créatures primitives tout ce que ses lointains souvenirs d'enfant lui rappelaient de l'Histoire sainte. Bref il intéressa à tel point ses auditeurs, qu'ils ne pensèrent plus à terminer la fête de sang pour laquelle ils s'étaient rassemblés.

Husson s'éloignait de Mengo à l'aube du lendemain, en emportant la promesse faite au nom du Dieu des mundelés que les condamnés de la veille seraient épargnés.

Pour la première fois l'éloquence d'un blanc empêchait l'épilogue dramatique qui suit généralement, de près ou de loin, la mort d'un potentat de l'Afrique centrale.

Le 6 novembre, la caravane Husson s'arrêtait au village de Komé, sur l'un de ces pics capricieux, mais d'une beauté ravissante, qui constituent au nombre de deux cents environ, la chaîne des monts Malais, barrière méridionale du fleuve Kwilou.

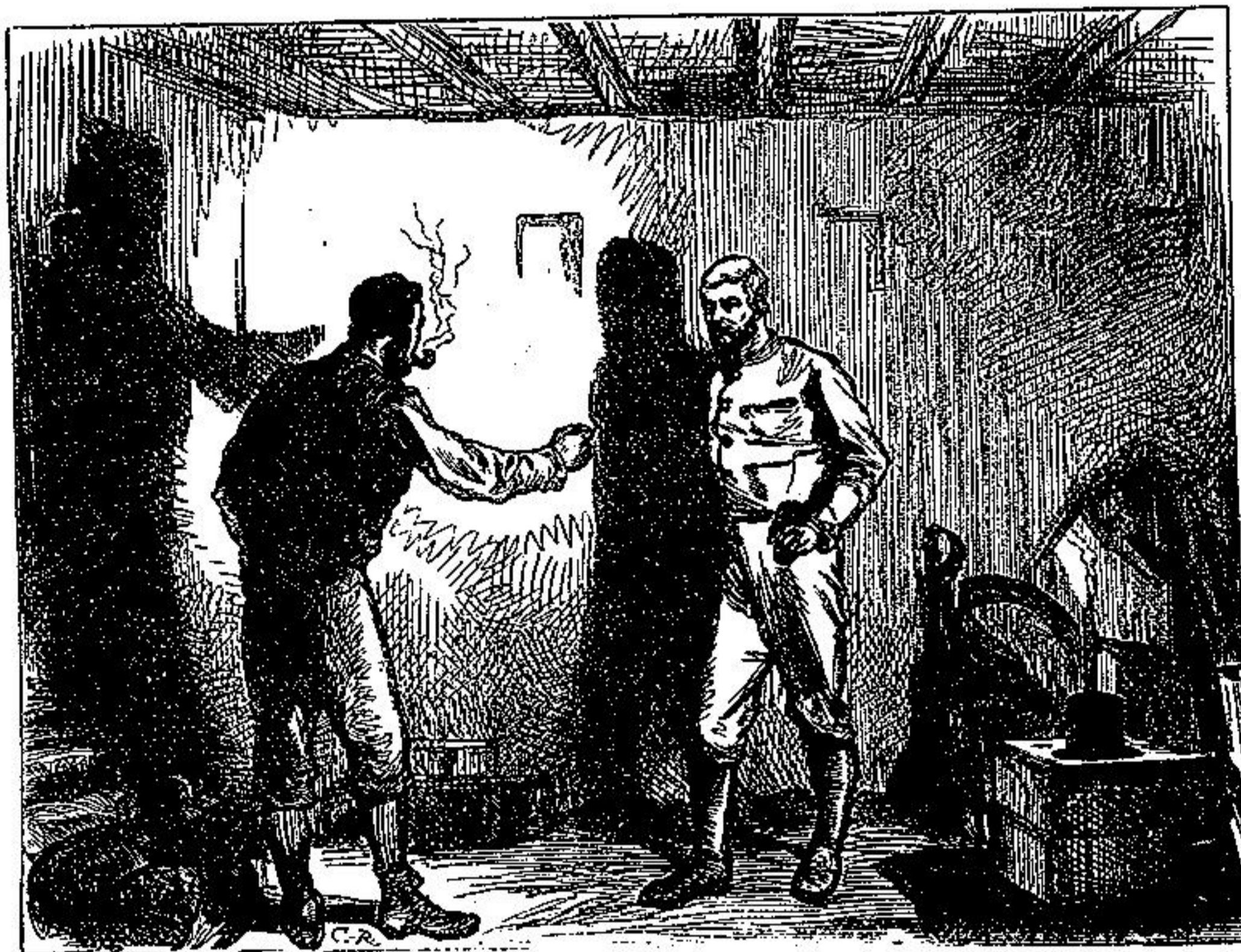
Les marcheurs s'y reposèrent jusqu'à minuit, heure à laquelle ils se remirent en route pour traverser une immense plaine inhabitée, où les buffles seuls folâtraient et pâturent parmi les graminées gigantesques.

Dans la nuit du 7 au 8 novembre, une nouvelle étape amena les voyageurs au village de Tandemboukou, premier centre de population que l'on rencontre au delà de la plaine des buffles.

Au nord-est de ce village se déroule le plateau d'Angouela, vaste plate-

forme, en partie couverte de forêts vierges et en partie défrichée et parsemée de bourgades.

Enfin, le 8 novembre, Husson arrivait à Franktown, où il serrait la main de Legat, heureux de voir arriver son remplaçant. Car le pauvre Legat souffrait d'un mal atroce; il éprouvait depuis plusieurs semaines des insomnies que tous les baumes somnifères possibles étaient impuissants à combattre. Cette maladie, assez fréquente dans l'intérieur de l'Afrique inter-tropicale, provoque une lassitude générale du corps et amène la nostalgie, les regrets de la patrie lointaine.



HUSSON ET LEGAT A FRANCTOWN.

Aussi Legat s'empressa-t-il de remettre le commandement de la station à son compatriote, et dès le 12 novembre il s'apprêtait à partir pour Loanga, sur le littoral.

Jusqu'à cette époque, les chefs de stations de la zone du Kwilou n'avaient pas reçu l'ordre formel de s'opposer dans leur circonscription aux pratiques barbares des indigènes. M. Buonfanti, chef de la division centrale du Kwilou, transmit à tous ses sous-ordres, le 11 novembre 1884, des instructions pour interdire l'emploi du poison dans les causes de justice nègre.

Cet ordre parvint à Husson au moment où le roi Makaboua, du district de Franktown, se disposait, à l'occasion du décès de deux de ses enfants,

à empoisonner la population entière de son village, soit quelque deux mille créatures humaines.

Husson, informé de la résolution prise par ce potentat, expédia auprès de lui son interprète, et lui défendit, sous menace d'une déclaration de guerre acharnée, de faire prendre le poison à son peuple.

Dans la soirée du 11 novembre, une négresse du village de Makaboua, poursuivie par des féticheurs, fuyait vers la station en criant à tue-tête : « Je vais voir le mundelé, je ne veux pas prendre le poison. »

En entendant ces cris, Husson et Legat envoyèrent des Krouboys aux renseignements.

Ces estafettes rapportèrent que Makaboua, ne tenant aucun compte de la défense des blancs, s'obstinait à faire arrêter par ses guerriers des soi-disant coupables, passibles d'être empoisonnés.

Obéissant aux instructions humanitaires de leur chef direct, les blancs s'armèrent de revolvers et de lances en usage chez les natifs, et se rendirent, suivis de la petite garnison de Franktown, sept soldats krouboys armés de winchesters, au village de Makaboua.

La nuit était assez avancée, lorsque cette vaillante poignée d'hommes pénétra dans les rues de ce village ; quelques torches de résine et des bûchers flambant déjà sur la place jetaient une clarté lugubre dans les ténèbres.

Les blancs se mirent en quête du roi Makaboua ; mais ce dernier fut introuvable, et les notables refusèrent de palabrer en alléguant que leur présence était indispensable à la fête sanglante qui se préparait.

« Cependant, dit Legat, vous nous écouterez. Nous avons donné l'ordre au roi Makaboua de cesser les sacrifices humains, et ces odieuses tueries ne s'accompliront pas. »

A cet énergique langage, les natifs répondirent par d'impudentes clameurs. Legat indigné jeta sa lance au plus épais des clabaudes.

Ce mouvement provoqua un sauve-qui-peut général.

Mais le retour offensif des sauvages ne se fit pas longtemps attendre ; ils avaient pu compter, à la lueur des feux, le nombre peu imposant de leurs adversaires.

Après avoir éteint à coup de pieds et de lance les flammes des torches et des bûchers, les natifs se massèrent en armes sur la place et résolurent de combattre les mundelés.

L'un d'eux se glissa en rampant jusqu'aux pieds de Husson ; il se redressa soudain et s'apprêtait à le frapper à l'improviste d'un énorme coutelas,

lorsque Legat aperçut dans le clair-obscur de la nuit la lame étincelante du lache assaillant.

Legat saisit l'assassin à bras-le-corps et réussit à le désarmer. Les Krouboys garrottèrent étroitement ce prisonnier, pendant que Husson mettait à son tour les menottes de chanvre à un certain Makaïé-Sadi, édile du village et qui, mû par des intentions également offensives, s'était glissé, le long des huttes, à portée des mundelés.

Cette double capture parut suffisante aux agents de l'Association, qui décidèrent de se replier aussitôt sur la station.

Toute rixe eût été téméraire dans l'obscurité et désastreuse pour les blancs, vu l'importance numérique des indigènes.

Malheureusement, en retournant à Franktown, les Krouboys laissèrent échapper l'un des deux captifs. Makaïé-Sadi fut donc seul emprisonné à la station.

Le lendemain de cette affaire, les habitants de Makaboua, renforcés par la population d'un village voisin, arrêterent un Zanzibarite, serviteur de Legat, et lui déclarèrent leur intention d'attaquer dans la nuit la station pour délivrer le prisonnier et mettre à mort les deux blancs.

Ces menaces en l'air, familières aux peuplades incivilisées de l'Afrique, préoccupèrent très peu Legat et Husson. Néanmoins les deux chefs de Franktown, désireux d'éviter un conflit sanglant entre eux et leurs farouches voisins, proposèrent à Makaboua un arrangement amiable.

On se mit d'accord sur le choix d'un arbitre: le roi Mahinga, de N'dongo frère de sang de Legat.

Les décisions de ce juge nègre furent acceptées par les deux parties; ces décisions étaient de tous points conformes aux désirs des mundelés. La liberté fut rendue à Makaïé-Sadi; le roi Makaboua garantissait en retour la vie aux nègres et aux négresses condamnés à prendre le poison, et s'engageait à payer à titre d'indemnité de guerre cinq chèvres et cinq moutons.

Les blancs exécutèrent fidèlement la clause qui les concernait; mais Makaboua se montra moins docile. Il fallut l'arrivée du marquis Buonfanti avec un renfort de troupes zanzibarites et krouboys pour obtenir pacifiquement, aux termes de l'arbitrage, la solution de ce différend.

Les événements que nous venons de raconter firent ajourner au 3 décembre le départ de Legat.

Une fois seul, Husson se mit en devoir de terminer les constructions de Franktown, de renouveler tous les chimbecks primitivement installés et devenus des nids à serpents, crapauds, scorpions et cancrelats.

La garnison ne comptant pas un seul menuisier ou charpentier, le chef

se trouva dans l'obligation de prendre en main les outils de ces divers corps de métier, d'abattre les arbres, d'équarrir les troncs, de scier et de raboter les planches.

Les natifs du voisinage, paresseux à l'excès, refusèrent constamment d'aider en quoi que ce fût le mundelé, constructeur de village. Ils lui gardaient rancune de s'être immiscé dans les affaires du roi Makaboua, et finirent, en janvier 1885, par lui couper les vivres, par fermer à ses serviteurs l'accès de leurs marchés.

Le grand prêtre féticheur de Makaboua convoqua même à cette occasion toutes ses ouailles, battit les fétiches et leur adressa publiquement l'invocation suivante :

« Vous êtes des canailles, des dieux de mauvais sort d'avoir laissé venir sur notre territoire des hommes blancs qui défendent les sacrifices humains et qui ne nous donnent pas assez d'étoffes et de gin en échange de nos denrées ! Désormais nous ne vous écouterons plus, à moins que vous ne nous aidiez à faire mourir de faim le mundelé et son personnel. »

Les fétiches battus répondirent par la voix d'un compère du grand prêtre que le seul moyen de faire mourir les étrangers était de leur fournir des vivres empoisonnés.

La réponse du soi-disant oracle fut saluée par des marques unanimes d'approbation, et les fidèles fétichistes résolurent d'user sans retard du procédé indiqué.

Husson fut, par bonheur, prévenu du complot d'empoisonnement. Il acheta néanmoins, en feignant de ne rien savoir, tous les paniers de vivres que lui apportèrent une trentaine de conjurés. Puis, priant les vendeurs d'attendre le paiement de leur marchandise, le commandant de Franktown distribua des cartouches à ses hommes, fit cerner les empoisonneurs et les enferma sous clef dans l'un des magasins de la station.

Il se rendit ensuite en toute hâte avec ses soldats au village de Makaboua, où le vieux roi vint le saluer en souriant, et le complimenter sur l'achat de vivres qu'il avait dû faire dans la matinée.

« Effectivement, répondit Husson avec le plus grand calme, je suis satisfait de cet achat, et je voudrais remercier le grand féticheur à qui je suis redevable du zèle des natifs à m'apporter des denrées alimentaires. »

Le roi, pris au piège, indiqua la demeure de son ministre du culte. Husson s'y rendit avec ses soldats et s'empara sans obstacle du féticheur qu'il fit garrotter et conduire à la station.

La population, qui ne s'était point opposée à cette capture, était convaincue que l'homme blanc mourrait s'il touchait à un seul cheveu de la tête du représentant des divinités de Makaboua.

Pourtant, Husson et les Zanzibarites, qui avaient vigoureusement secoué le misérable instigateur des tentatives criminelles dirigées contre les agents de l'Association, ne succombèrent pas en route : le grand féticheur fut emmené à Franktown.

« On va te faire préparer un excellent repas, dit Husson à son prisonnier. Choisis au hasard parmi les provisions toutes fraîches que m'ont apportées ce matin tes administrés. Veux-tu de la chicoanga, des bananes, du pain de cassave?... préfères-tu une côtelette grillée de ce mouton qui saigne encore, ou bien un de ces poulets rôtis et assaisonnés par tes amis?... Allons, décide-toi, tu es mon hôte, je veux t'offrir à déjeuner ! »

— Non! non! répliqua habilement le féticheur terrifié; c'est aujourd'hui jour de jeûne pour moi, je ne puis goûter à aucun de ces mets, quelque appétissants qu'ils soient ! »

Une foule assez compacte d'indigènes assistait à ce singulier débat. Des hochements de tête significatifs, des lazzis, des sourires ponctuèrent la réponse du féticheur.

« Ah! je comprends ton refus, répondit Husson; mais, malgré tout, tu mangeras devant moi l'une ou l'autre des ces victuailles... N'hésite pas, prouve à ton entourage que tu sais avaler sans mourir un mets empoisonné. »

— Oui! oui! hurlèrent les natifs; que le grand féticheur prenne à son tour le *cassa*,... le *mundelé* a dit vrai,... le *mundelé* a de l'esprit. »

Malgré le danger de perdre tout son prestige aux yeux des fétichistes, le ministre du culte persista dans ses refus et se retrancha dans son obligation de jeûner.

Les natifs huèrent à qui mieux mieux le misérable confondu, et saluèrent par des bravos frénétiques et de bruyants éclats de rire le prononcé par Husson d'un châtiment applicable au féticheur de Makaboua, coupable d'avoir voulu empoisonner l'homme blanc et son personnel.

Cette sentence portait que le ministre du culte recevrait séance tenante et *coram populo* cinquante coups de chicotte.

Au vingtième coup, le grand féticheur demanda grâce... Husson poussa la complaisance jusqu'à panser avec de l'ammoniaque les blessures de son ennemi vaincu; il le laissa partir ensuite en liberté.

Désormais le prestige du grand féticheur était éteint, et bien éteint; le *mundelé*, en revanche, venait d'acquérir une influence énorme sur les fétichistes de la contrée et ce fut à lui que recoururent les peuplades voisines dans toutes les conjonctures difficiles de leur existence superstitieuse.

Les tribus de la circonscription de Franktown se composent de Bakongo

et de Bassongo; leurs mœurs rappellent celles des riverains du Congo inférieur; leurs croyances et leurs pratiques religieuses ne diffèrent pas de celles des peuplades du centre africain.

Les sorciers et les féticheurs ont tout à faire et à dire dans l'administration des cérémonies publiques; ils président aux réjouissances générales, noces, levées de boucliers et funérailles; ils essayent de faire la pluie ou le beau temps, d'appriivoiser les crocodiles ou les hippopotames, d'arrêter les fléaux, sauterelles ou fourmis blanches, qui dévastent les plantations, à l'aide des ordalies qui ont déjà été décrites.

Les guerres de tribu à tribu, de village à village, sont plus fréquentes dans le Kwilou et plus meurtrières que dans le bassin du Congo.

En général, les belligérants attendent la nuit pour combattre; ils envahissent, à la faveur de l'obscurité, le ou les villages ennemis, enfoncent les portes des huttes et tuent à bout portant les hommes, les femmes et les enfants surpris dans leur sommeil.

Ces massacres déciment la population et amènent des déplacements de tribus encore plus que la chasse à l'homme; ils expliquent aussi pourquoi l'on rencontre dans le bassin du Kwilou de nombreux villages déserts et dont le temps achève insensiblement la ruine.

Fort heureusement, l'arrivée des agents de l'Association internationale a marqué l'avènement d'une ère nouvelle pour les populations du bassin du Kwilou.

Deux ans après que le capitaine Elliott, secondé par le lieutenant Van de Velde, eut jeté les bases des stations diverses où nous avons tour à tour suivi le voyageur Husson, une amélioration sensible s'opérait dans les mœurs des indigènes; les prises volontaires du poison, les immolations d'esclaves, les guerres futiles suivies d'assassinats odieux devenaient moins fréquentes; les commerçants européens établis sur ce littoral océanique pouvaient sans danger étendre leurs relations jusqu'aux peuplades les plus reculées de la vallée du Kwilou.

Il en était de même dans la vallée du Niari où, depuis le mois de mars 1883, le valeureux capitaine Hanssens avait déployé et hissé le drapeau civilisateur de l'Association.

